

*César, 48 ans avant Jésus-Christ ; puis, dès l'extrémité du petit doigt droit, où serait Titus, 70 ans après Jésus-Christ, jusqu'à la base du pouce droit, où l'on trouverait Napoléon 1er, 1,804 ans après Jésus-Christ.*

On ne donnera à l'enfant qu'un seul nom, une seule date, une seule histoire à la fois ; on lui répétera cette histoire jusqu'à ce qu'il puisse la raconter lui-même, alors seulement on lui fera connaître la date suivante ; à chaque leçon on lui fera répéter toutes les dates qui auront précédé.

Ainsi, lorsqu'en racontant les traits principaux de la Genèse on sera parvenu à l'histoire d'Abraham, on fera regarder à l'enfant la face interne de sa main gauche, et l'on y placera, à l'extrémité du pouce, le nom et la date de ce patriarche, 2,000 ans avant Jésus-Christ ; en même temps on lui dira les faits de l'histoire d'Abraham les plus propres à l'intéresser, en y ajoutant les explications nécessaires sur la vie nomade, sur l'histoire naturelle et la géographie de la Chaldée et du pays de Canaan. Chaque jour on lui fera le même récit jusqu'à ce qu'il sache parfaitement le nom, la date et l'histoire qui correspondent à l'extrémité de son pouce gauche. Peu à peu ce récit sera complété : il se liera à l'histoire de l'Égypte par le séjour que le patriarche fit dans ce pays ; il amènera naturellement la description de la vallée du Nil. L'époque d'Abraham est à peu près celle de Sémiramis ; ce sera le moment de raconter les commencements de l'histoire des Assyriens ; plus tard on fera remarquer aux enfants les points par lesquels elle se lie à celle des Hébreux.

Quand l'enfant connaîtra bien le nom, la date et l'histoire d'Abraham, avant même que celle-ci ait été complétée, vous lui indiquerez un nouveau nom et une nouvelle date, Inachus, par exemple, 1,900 ans avant Jésus-Christ, que vous placerez à la première articulation du pouce gauche en descendant. L'histoire d'Inachus est un premier trait d'union entre l'histoire de l'Égypte et celle de la Grèce, où la fondation d'Argos apporta les germes d'une civilisation qui devait briller d'un si vif éclat.

Quand cette seconde histoire sera bien connue, on pourra placer Joseph (1,800 ans avant Jésus-Christ) à la seconde articulation du même pouce. Son histoire aura été préparée par le récit des vies d'Isaac et de Jacob ; elle excitera à un haut degré l'intérêt des enfants : on pourra leur en lire une partie dans la Genèse même, dont le récit si simple et si touchant est ici un modèle de véritable éloquent.

En procédant ainsi, on peut raconter l'histoire à des enfants de quatre ou cinq ans. Pendant une première année de leçons, ils feront connaissance avec les Hébreux, les Égyptiens, les Assyriens, les Phéniciens, etc., et avec l'histoire des Perses et des Grecs, jusqu'à l'époque où ceux-ci eurent définitivement repoussé les attaques des successeurs de Cyrus. L'isolement relatif de ces anciens peuples, la simplicité presque enfantine de leurs mobiles et de leurs rapports, la rareté des documents, les fables mêmes qui les accompagnaient et qui, pour un maître habile, sont à la fois un moyen d'amuser et d'instruire, tout dans cette période contribue à en rendre l'histoire éminemment propre à être comprise par de petits enfants et à les intéresser (1).

Dans une seconde année de leçons, on répétera, en les perfectionnant, les récits qui auront précédé, et l'on s'assurera de nouveau que les enfants en possèdent solidement tous les noms, les dates et les faits principaux ; puis on poursuivra l'enseignement de la même manière, et l'on amènera l'histoire du monde jusqu'à l'avènement de l'empereur Auguste. La vie de l'humanité dans cette seconde période est déjà plus compliquée ; la civilisation s'y élève bien haut dès le siècle de Périclès ; mais du moins elle y a ce caractère d'unité qui la rend simple en comparaison de celle

des temps modernes (1). Une troisième année fera parvenir notre enseignement jusqu'à l'époque de la renaissance ; une quatrième l'amènera jusqu'à notre siècle. Mais on ne se départira jamais de la règle adoptée ; on ne donnera pas un nouveau nom, une nouvelle date, une nouvelle histoire, avant que ce qui précède soit solidement acquis.

Nous conseillons aux instituteurs de puiser leur récits aux sources originales et de faire connaître celles-ci aux enfants. Puis quand ils voudront leur faire lire l'histoire, ce seront encore de bonnes traductions des historiens primitifs qu'ils mettront entre leurs mains. Pour connaître réellement l'histoire, il faut connaître un peu Moïse, Homère, Hérodote, Xénophon, Thucydide, etc.

Parvenus à l'âge de douze ans tout au plus, nos enfants posséderont un canevas complet et organique d'histoire universelle : dont les faits principaux et les dates leur seront acquis pour jamais, dont les histoires diverses seront liées par leurs véritables rapports, et dans lequel se placeront sûrement et avec ordre toutes les notions et les dates nouvelles que leurs lectures, le progrès de leur développement ou un enseignement plus élevé, viendront successivement leur fournir.

De même que les premières actions de géologie ont préparé l'enfant à la géographie physique, de même les premiers éléments d'histoire le conduiront à la géographie politique. Et, qu'on le remarque bien, toutes les idées d'empire, de république, de province, de capitale, sur lesquelles on prétend appeler l'attention des enfants dans les leçons de géographie, n'existent absolument pas pour ceux qui n'ont point encore abordé l'histoire de la société humaine ; les noms dont alors on charge leur mémoire ne sont que des mots vides de sens.

Mais si l'enfant a quelque idée des besoins qui ont donné à l'homme la société, et à la société le gouvernement, des révolutions qui ont séparé les peuples ou qui les ont réunis, des changements enfin que les États ont subis, soit dans leur territoire, soit dans leur organisation intérieure ; alors, mais seulement alors, la géographie politique pourra lui être enseignée ; ou plutôt il aura à peine besoin de l'apprendre, car il la connaîtra déjà à quelque degré comme un résultat de l'histoire, du moins pour les peuples et les époques qu'on lui aura fait étudier.

L'étude de la géographie politique doit donc suivre pas à pas celle de l'histoire et en être la conséquence ; alors l'enfant verra naître les sociétés et les gouvernements, il assistera à la fondation des villes et des États, il suivra les diverses phases de la prospérité des empires et de leur décadence ; il en viendra ainsi à trouver dans ce qui a été la raison de ce qui est, et à posséder le sens précis de tous les mots dont l'usage lui sera nécessaire.

Cette étude devra être plus ou moins développée, plus ou moins complète selon l'âge des élèves et selon le temps qui pourra y être consacré. Lorsqu'on sera obligé de la restreindre et de la simplifier, on se bornera à faire connaître aux enfants les peuples qui ont exercé l'influence la plus puissante et la plus directe sur la marche de la civilisation, sur l'état politique de l'Europe moderne, ou même seulement sur leur propre pays ; on pourra aussi ne s'occuper que des faits les plus saillants et les plus faciles à comprendre, pourvu qu'on leur conserve l'enchaînement nécessaire pour en former un ensemble dans lequel chaque époque s'explique par celles qui l'ont précédée. On conçoit d'ailleurs que l'on doit restreindre du même coup et dans la même proportion celle de la géographie politique.

Mais les jeunes gens destinés à faire des études complètes peuvent et doivent être initiés aux sciences soit naturelles, soit historiques, qui servent de prémisses à la géographie, de manière à connaître la terre qu'ils habitent, non point dans un grand nombre de détails, mais dans les traits principaux que lui impriment, d'une part les forces physiques qui la régissent et de l'autre l'esprit de l'homme qui la possède.

L'enfant ne peut pas faire lui-même sa géographie ; il ne peut en découvrir les faits, ni par les raisonnements comme dans les mathématiques, ni par l'observation comme dans l'histoire natu-

(1) " Le premier âge de l'homme sympathise de quelque sorte avec le premier âge du monde. Si la critique moderne s'apaise plusieurs de ces traditions que la croyance universelle avait consacrées, prions-la d'adoucir en faveur des enfants sa triste sévérité, et de leur permettre de confier à leur mémoire des histoires qu'ils ne peuvent se dispenser de connaître, et qui, à une époque plus avancée de la vie, n'auraient plus pour eux le même attrait."